

Journal.

de l'Expédition Française de 1852.

dans la Syrie Orientale

sous les ordres du Général en chef.

de Mac-mahon.

Commandant la Division militaire de Constantinople



Le 7 mai la Colonne expéditionnaire se mit en
marche

Le 6 au soir le général en chef passa la revue sur
l'emplacement même du camp assis au milieu
du Cimetière de milha. Milha est une
petite ville, située à 2 jours de marche de
Constantine, cette petite ville entièrement dominée
à jour Caïd, un chef arabe nommé Benannon
homme plein de cœur, décoré de la légion d'honneur.
On avait placé le rendez-vous à milha parce
qu'à quelque distance de cette cité commençait
le pays que nous allions avoir à explorer et
que tous les points ou étaient situés les
régiments devant faire partie de l'expédition
venant converger à cette ville.

Voici quelle était la composition de la Colonne
et le nom des généraux, des régiments qui
la composaient formant un effectif de
10000 hommes.

Etat major.

Le Général de Merc-mahon général en chef.

Le Colonel Stoll chef d'état major.

L'Intendant Corfber de Constantine.

Les Interprètes au nombre de 6.

Les aides de camp du Général en chef et de
l'Etat major.

Le bureau arabe et ses gendarmes maures.

Le Caïd de Milha et son goum.

Une escouade de gendarmerie commandée par
un officier chargé des lettres.

L'administration, chargée des vivres.

L'Infirmerie comprenant 8 chirurgiens majors
et aide-majors commandés par le médecin
en chef de l'hôpital de Constantine.

Une Compagnie d'infirmiers N^{os}
Une section de bouchers de l'administration
Les chefs Arabes et leur Goumel
Le Bureau Arabe et ses officiers.
Deux Chasseurs ou Bourreaux.
L'Aumônier de l'hôpital de Constantine

1^{re} Brigade
Le General Bisquet commandant.
Un demi escadron de Spahis.
Un escadron de chasseurs à cheval.
Un demi escadron du train des équipages
Une demi compagnie de génie
Quatre obusiers de montagne avec leurs artilleurs
Premier bataillon de zouaves.
Troisième bataillon d'Afrique
Deux bataillons du 16^e léger
Deux bataillons du 20^e de ligne

2^e Brigade
Le General d'Audemar commandant.
Un demi escadron de Spahis
Un escadron de chasseurs à cheval
Un demi escadron du train des équipages
Une demi compagnie de génie
Quatre obusiers de montagne avec leur artillerie
Deuxième bataillon de chasseurs à pieds.
Un bataillon de Curcos
premier bataillon du 40^e de ligne
Un bataillon de la légion étrangère
premier bataillon de chasseurs à pieds
Dans la 2^e brigade nous avions un bataillon
de moins, mais cette diminution de un bataillon
était compensée par les deux bataillons de
Chasseurs de Vincennes.

Mardi 7 mai - Le premier jour de marche fut sans incidents et après avoir fait 5 lieues nous vîmes camper à mi-côte d'une haute montagne de l'autre côté au nous étions nous apercevions encore Constantinople et Melba tout le monde jeta un dernier regard par ces deux villes que le voyage ne leur laissait plus. Le Général en chef, craignant à cause de la proximité des tribus ennemies que nous ne fussions attaqués fit établir de nombreuses grand gardes qui veillaient le jour et la nuit. La nuit fut tranquille et nous ne vîmes troubler notre repos pendant ces premières 24 heures de campagne.

Mercredi 8 mai - Nous franchissons la montagne; arrivés à son sommet le Général fit charger les armes et donna l'ordre de marcher sur 2 colonnes, la cavalerie en tête; chaque brigade marchant parallèlement le camp marchant à la moitié des lignes formées par les troupes et entrelacées. Toutes ces précautions furent inutiles, car ce mouvement devait nous servir à cerner les Beni Ussiem tribu assise sur les mêmes environs monts, et qui virent se rendre de si près qu'ils nous aperçurent, après une journée toute entière de marche tantôt dans le fond des ravins tantôt sur le sommet des montagnes encore assez élevés nous arrivâmes à l'emplacement du lieu devant occuper le camp qui fut établi auprès de quelques cases appartenant aux Beni Ussiem. nous fûmes tranquilles encore cette nuit.

Jeudi 9 mai - Nous sommes désignés comme
bataillon d'avieru-garde. En quittant les Berri-
thulim les broussailles commencent à deve-
nir tellement épaisses que la légion étrangère
qui marchait devant nous perd la trace
des autres bataillons, bientôt nous exécutâmes
une espèce de course au clocher à travers les
buissons et les broussailles, obligés de nous tenir
d'une main par nos capotes afin de ne pas
perdre les traces, il était presque nuit quand
nous arrivâmes au camp. Le camp était
assis dans une plaine auprès de laquelle
passait une forte rivière nommée l'Oued-
et Kebir (en arabe grande rivière) c'est la
même qui sous le nom de l'Humel coule
au bas de Constantine. De l'endroit où
nous étions, la plaine paraissait encore
beaucoup se prolonger, elle était traversée
par l'Oued et le Kebir, et bordée à droite
et à gauche par des tribus auxquelles nous
allâmes avoir à faire. Quand nous arri-
vâmes à l'entrée de la nuit, comme je
l'ai dit plus haut, le camp était sur pied
on s'attendait à une attaque de nuit,
mais quelques tribus éparées à droite et
à gauche, viennent se rendre et diminuant
le nombre de ceux qui voulaient nous oppo-
ser de la résistance, au soir furent
nous rejeter l'embarcade préparée par le
général fut de trois et le soir à 9 heures.
Nous pouvions dîner sans crainte d'être
dérangé. Nous avions besoin de cela pour
réparer les fatigues de la journée, car
nous n'avions pas pendant toute la

Journal de la campagne
Vendredi 10 mai. La Colonne en se mettant
en marche prend des dispositions inaccou-
tumées d'où j'ai conclu que nous étions en
plein pays ennemi. en effet j'ai aperçu
bientôt que les tribus dont j'ai parlé
hier soir, flambaient à qui mieux mieux,
et qu'on s'en va dans les petits sentiers
où marchait dans le bled. L'étape fut
courte, à 7 heures nous étions arrivés,
une fois que les tentes furent formées on
s'occupa de couper le bled, nous étions
campés sur une plaine pouvant tenir
un espace de deux lieues carrées entière-
ment couvertes de bled. Environ 2 heures
après notre arrivée on s'aperçut que nous
étions là, car tous les oiseaux encore assez
nombreux qui existaient dans cette plaine
étaient tués ou brûlés, le bled était
fauché, et les villages brûlaient. Ce
spectacle me fit l'impression, j'en avais
pas encore le cœur aguerri, et c'était
presqu'un regret que j'ai mis le feu,
mais patience, cela n'a pas duré long-
temps; Vers midi la 2^e brigade à laquelle
j'appartenais fit une sortie, la cavalerie
marchait en avant. Pendant trois heures,
on fut obligé de gravir mamelons sur
mamelons, de franchir des ravins, et
surtout sur notre passage, on voyait
que maisonnettes incendiées, débris
d'objets de toute sorte que nous brisions.
L'ennemi nous ne suivit pas un Arabe,
notre tâche terminée, nous continuâmes,

notre promenade en suivant les crêtes des
mamelons, afin de redescendre au camp.
Les Arabes qui probablement n'avaient pas
loin virent se jeter sur notre arrière
garde, les Jouares qui occupaient ce poste,
accoutumés à ces sortes d'affaires remon-
trèrent les mamelons au pas de charge,
et quelques coups de feu furent échangés
mais sans résultat. Le Commandant des
Jouares eut son cheval tué sous lui. Il
était trop tard pour pousser les choses
car il était 11 heures, extrêmement nul
doute qu'en continuant nous n'aurions
pris le troupeau, car tout le temps
que nous mêmes à descendre au camp,
nous trouvâmes des moutons et des
bœufs échappés du gros de leur troupeau
qui probablement en devait pas être
loin. Dis tu ce que nous faisons, car
nous n'avons pas le temps de nous
arrêter bien long temps, nous fusillions
l'animal, bœuf ou mouton, pour cha-
cun coupait en plein écar; jamais
tu n'as vu de pareils bouchers, peu
habitués à cette manière d'aller au mar-
ché, te laisse juge de mon bon
mérit!!

Le soir arrivé au camp l'ordre de
dormir pour le lendemain, puis on
placés un obusier sur un mamelon
très élevé qui défendait une gorge
placée en avant du camp. Tout le
monde se coucha alors croyant bien
dormir tranquillement, mais nous

avions compté sans notre hôte!
Sur les 10 heures, voilà une fusillade des
Barbours, pour me servir d'une expression
militaire, tout en fumait, les balles venaient
tomber jusque dans le camp, car l'intendant
fut blessé dans sa tente même. Contre
les troupes sortirent immédiatement de
leurs tentes et reçurent l'ordre de se cou-
cher auprès de leurs faisceaux, qui furent
rompus par le camp, chacun à plat
contre le fusil à côté de soi attendant en
silence des ordres, au calme qui régnait
on eût jamais été qu'il y eût là une
aussi grande quantité d'hommes. La
première section de ma compagnie était
de grand garde et ne cessait de tirer, car
c'était avec toutes nos grandes armes
que l'affaire était engagée. C'était
près à cette position très fortifiée natu-
rellement qu'ils se voyaient, seulement
en descendant du mamelon où ils
s'étaient perchés en attendant la nuit
ils étaient obligés de passer devant cette
embuscade, et en signe de reconnaissance
ils envoyèrent quelques balles perdues.
Bien que toutes les faces furent attaquées
l'endroit où le feu était le plus abondant
se trouvait à notre gauche c'était la
première face du camp. Pendant trois
fois, dans une heure, nous pûmes
entendre les cris des Bouanes et
des Curcas sonner la charge, et les
parlements des deux parts car nos
troupes moins nombreuses aux grands.

garde que les ennemis aient aussi en
exécution leur charge à la bayonnette
afin de se faire encore plus remarquer
qu'ils n'étaient réellement.

C'était vraiment une scène digne de l'empire
que d'entendre les hurlements des combattants
mêlés aux détonations des armes à
feu et au grondement du canon. Jours
à cela que toutes les hauteurs étaient
couronnées d'arbres à liège qui flambaient
sous à l'envi. C'était une vraie nuit
de sabbat. A une heure tout était calme
mais nous ne sommes nous mettre sous
la tente, aussi le lendemain nous étions
tout gelés par la rosée très abondante
au mois de Mai et excessivement froide,
heureusement que nous avions le café
pour nous réchauffer.

Il est bon ici de mettre un renseignement
que j'ai omis. Comme les Habyles habitent
la montagne, dès qu'ils nous aperçoivent
avant même que nous soyons chez eux,
ils allument de grands feux d'abord
pour prévenir les tribus voisines de
notre arrivée, ensuite ces feux ont
diverses significations. Ils sont allumés
dans le bas des montagnes, ils désirent
se rendre de suite, s'ils sont au milieu
ils demandent à se rendre mais après
pour parler, enfin si les feux sont
allumés au sommet, alors c'est guerre
sans pitié ni merci. Or comme tu vois
qu'une fois le soleil couché, si nous n'avons
pas de gaz pour nous éclairer, les

Suspensions ne nous manqueraient pas.
Samedi 11 Mai. Le lendemain, les environs
des grand-gardes des gouaves et des Curcos
étaient couverts de cadavres. L'obscurité
avait sans doute empêché les Arabes
d'enlever leurs morts, car c'est une précau-
tion qu'ils ont toujours. Outre les corps
étendus dans la brousaille, les arbres por-
taient aussi les traces du combat, et
comme les Arabes font toujours la
guerre à l'affut, on trouvait en assez
sur leur train des morceaux de chair
des cervelles; enfin toutes les preuves visibles
que l'affaire avait été chaude. Les Gouaves
avaient 3 blessés, les Curcos 4 morts, quand
aux Arabes nous ne sûmes pas au juste
leurs pertes mais ils perdirent du monde.
Le Général en chef fit une battue sur la
droite du camp, et pendant que des batai-
llons occupaient les hauteurs, empêchaient
l'ennemi de venir les dévenger, les tra-
vailleurs, armés de faux, de pique surtout
de haches, coupèrent les bleds, scièrent les
jeunes oliviers, brûlaient les riaux. Tandis
que les bataillons allaient en se loignant
du camp, il n'y eut pas un seul coup de
fusil, mais dès qu'ils commencèrent à
vouloir descendre les marabouts pour
gagner les tentes, les arabes arrivèrent.
La fusillade s'engagea avec vive
nous ne perdîmes qu'un Spahis, et quelques
soldats du 16^e lég. Leur perte à eux fut
aussi de peu d'importance. Après cette
expedition, la Colonne retourna au

camp sans encombre et continuait d'incen-
der tout sur son passage; Je n'assistais pas
à cette course car ma section était de grand-
garde. La brume levée, la soirée de la
ville recommença, mais n'eut que
quelques coups de feu à essuyer, les arabes
se portèrent au feu plus bas, et ne respirèrent
plus mieux avec le 16^e léger et les chasseurs,
qu'ils n'avaient reçu avec les Turcos et les
Zouaves. L'affaire fut bientôt terminée, dès
qu'ils eurent reconnu les chasseurs et tâtés
un peu de leurs bayonnettes, ils firent
tête se couvrir, tout fut bientôt tranquille
ce qui ne m'empêcha pas quand au ruis-
seau plus bas en faction à une centaine de
pas de mon poste au milieu d'une
broussaille plus haute que moi, d'ouvrir
les yeux et les oreilles, nous avions eu à
faire à M. M. les benis bouffou.

Dimanche 12 mai. Ce qui avait enterré nos
pauvres camarades, on leva le camp, et
on continua à marcher dans la grande
plaine seulement on appuya un peu
à gauche, et au bout d'une heure à peu
près de marche sans un seul coup de
fusil pour la tête de la Colonne, nous
vîmes camper dans une plaine encore
plus vaste que celle que nous venions de
quitter. L'arrière garde fut obligée de
se battre pendant toute la marche,
sachant quelle était par les Arabes qui
descendaient des montagnes environnantes
inquiétaient beaucoup les Zouaves, jus-
qu'à ce qu'on fût par embarras des.

obusiers qui les forcèrent à se tenir à distance d'abord, à s'éloigner ensuite. Ils arrivèrent au camp, ces quelques tribus dépendant des Beni Bouffou vinrent se rendre aussi fines nous tranquilles.

Lundi 13 mai. Comme nous devions camper long-temps dans cette plaine où nous arrivions fort à l'aise, le général envoya le convoi à Melha, pour avoir à l'aise. Voici quelle était notre position, le camp était assis au milieu de la plaine touchant par sa gauche aux bords de l'Oued el Kebir, sur notre face gauche de droite se trouvaient quelques cases séparées appartenant aux Ouled Aidoun tribu très forte, très courageuse et à qui nous allions avoir à faire. Les bleds au milieu desquels nous étions campés leur appartenait mais le plus gros de leur tribu se trouvait à une lieue environ du camp.

Du 13 jour de notre arrivée au 21 jour fut par le Général en chef pour l'attaque des Ouled Aidoun, voici quelles furent nos occupations, invariables, chaque jour une brigade à tour de rôle, faisait une sortie fauchait le bled, brisait les oliviers, les palmiers les cases qui se trouvaient sur son chemin nous ne fûmes jamais inquiétés, il sem- blait que les Arabes prenaient plaisir à nous voir faire; j'en rappelle qu'une fois que ma compagnie, gardait des travailleurs qui fauchaient, nous aper- çumes à une très grande distance pour la portée de nos fusils quelques Arabes des Ouled Aidoun, assis sous.

Des figures nous regardaient tranquillement
saccager leurs propriétés, des chameaux de
Vindhennes qui étaient avec nous s'amusèrent
à tirer sur eux, et bien que faisant mes
gaillards, ils regardaient l'endroit où la
balle allait frapper et ramassaient pour
venant se brasseoir sans paraître
plus émus. Quand nous ne sortions
pas, nous allions pêcher, nous baigner,
nous avions coupé sur les manchettes des
branches d'arbres qui nous servaient à
faire auprès de nos tentes de très jolies
petites tonnelles où l'on se réunissait
pour prendre le café, fumer, rire et causer.
C'est se promener de la sorte jusqu'à 21.
Si ce nuit qu'une fois le Vent se mit à
souffler avec une force extraordinaire nous
ne savions où nous cacher l'eau bouillait
et l'air que l'on respirait semblait sortir
d'un four, nous étions obligés de creuser
des trous en terre pour y aller respirer.
J'ai jamais rien éprouvé de pareil.

Mardi 21 mai. Le Général ayant recueilli tous
les renseignements nécessaires au nous avertit
le 20 de prendre le café le lendemain à 2 heures,
qu'on trait sur les 2 heures et attaqués les
Oulek-aidoune, tribus dans j'ai parlé plus
haut, Défense express de parler en marchant
et même de fumer, car le pays était extrême-
ment boie ou craignait quelques surprises,
Bou-Bargla Schir de sud avait fait encore
des signes.

Ce schériff, homme remuant et fatigué

avait un grand intérêt parmi ces tribus auxquelles
il prêchait la guerre sainte. Près à ces fidèles
tout ce qui était en état de porter les
armes était soulevé enthousiasmé par des
promesses dans le genre de celles-ci; que nos
feux et nos canons se changeraient en romans
que nos balles s'appelleraient sur leurs barons,
le tout au moyen de la perspective du
Paradis du prophète et de ses délices
pours; Malgré tous ces contes bleus, nous
nécessaires que nous étions nous ne fumes que
rire, à peine d'elles nous parlions à petit
bruit, laissant notre camp gardé par ses
grands gardes, et 1 bataillon ^{2 ans} ~~2~~
cas de surprise fut laissé aussi à la disposition
d'un officier supérieur qui devait veiller à
la sûreté ~~de notre camp~~ pendant notre
absence. Chaque brigade portait sous son
muniement qu'une gamelle de café de
sucre et du biscuit, et plus d'un qui
portait la gamelle sur son dos. Dût à
ce bouclier d'une nouvelle espèce d'acier
quelquefois une balle au de joindre un
camp d'atagou. En quittant le camp
par la face du départ, nous traversâmes le
rivière, au lieu montait jusqu'à la cein-
ture. Une fois cette opération terminée
la 2^e brigade, la même, se jeta sur
peu à gauche, tandis que la 1^{re} se
jeta brusquement à droite, et après le
rapport de nos injures nous dérivâmes
proude l'ennemi entre à feu.
Pendant 2 heures environ, nous montâ-
mes incessamment un terrain assez.

Nous avançons de vite en vite, de main-
ten en main-clou, on se cachait pour
reparaître tout à l'heure. C'était une
véritable chasse de renard. Le plus fin
attrapait l'autre, et nous seulement il
fallait du courage, mais encore du sang-
froid, car chaque tronc d'arbre cachait
un ennemi, chaque buisson recelait
un fusil; le combat devenait de plus
en plus acharné, communi à distance,
on finit par se briser la cervelle, car la
première brigade exécutait son mouvement
empêchant avec ses canons les Arabes de
reculer; enfin il arriva un moment où la
milice devint égarée et dérangée. Nous étions
tellement près les uns des autres qu'il fallut
avoir recours aux usages de guerre pour
se donner du large. On se précipita de l'autre
en retraite avec l'embourgeoisement d'une
broussaille. Les Arabes croyant à la
bonne foi de ce mouvement, venant
tomber pleins de confiance, juste où on
les attendait, au moment donné, au lieu
de coups de bayonnettes puis au lieu
de coups de croses. La lutte était
tellement acharnée, le combat si vif, que
plusieurs hommes jetés leurs fusils, se
pécuniaient corps à corps à corps avec leur ennemi
et ne le lâchèrent qu'à l'instant où ils l'avaient
étouffé. Bref, le feu engagé à 6^h du matin
à peu près, finit à 3 heures, à 4^h les masses
se retirèrent et on effectua le mouvement
en retraite pour rentrer au camp. Une

beaucoup environné après nous étions restés, la
retirée avait été très difficile, il fallut
l'exécuter au pas de course, drent à chaque
instant des embuscades jusq'au moment
où l'on atteignit la plaine le fus fut toujours
exceptionnellement rif; on fut obligé d'employer
certaines manœuvres, l'artillerie des Arabes
exaspérés se jetait sur nous à corps perdu,
je n'ai vu, qui traversa par la Bayette
envoyant d'une main de la sorte tandis
que de l'autre ils tentaient avec leurs sabres
de se débarrasser de leur ennemi. D'autres armés
et ne voyant aucun issue bravaient leurs
ennemis qui se couchant sur le dos et
rebattant le capuchon de leur turban sur
la figure ils attendaient le coup de
grâce, qu'ils recevaient sans se plaindre
sans murmurer.

Je venais de recevoir mon baptême de feu,
c'était la première fois que je sentais
la chair humaine sous l'aile de
ma bayonnette. Le premier mouvement
fut comme un frisson qui se fit
courir des pieds à la tête au moment
de cette pluie de balles de toute cette
armée, qui bientôt enviait par la
poudre y en a même brulé par les yeux,
par tout ce qui se voyait par un vis
plus min, et par un feu mon droit.
mais je ne puis me décrire que
tout d'abord plus chaud, et que plus
d'une fois dans un moment critique
présentant une sueur froide, une perte à
l'origine des cheveux.

Il faudrait trop de temps et de papier pour le raconter
tous les incidents, tous les détails
de cette bataille qui se termina à Chammis
de mon côté. La 1^{re} du 1^{er} de chez nous
avait fait merveilles pendant 4 heures
de temps dans une position où il avait
été impossible de les gratifier, ils se
battaient comme des Lions et ne
songèrent à battre en retraite que
lorsqu'ils eurent épuisés leurs munitions,
et après avoir laissé des preuves
sanglantes de leur défense. Cette nuit
eut 3 heures de pluie et 2 fois. Le soir
le Général Pasquet vint féliciter les
officiers de cette même Compagnie qui un
officier à la main avaient chargé à
la tête de leurs hommes, comme de
simples soldats. Mabu Chef de Bataillon
même leur donna à tous la gaine pour
les récompenser et triqua à une main.
Le nombre des morts dans toutes les
colonnes fut très faible. Celui des arabes
se monta à 400 sans compter les
blessés. Le chef indigène de cette
résistance opiniâtre attendit par la
fin des combats, il prit la fuite et
alla se faire encore battre par le Comman-
dant Chymeroy sur le côté de Setif.

Comme toute la journée avait été
bonne et que de beaucoup que nous
primes le soir notre camp que comme
tu le penses bien nous n'avons pas eu le
temps de prendre dans la journée.

trop occupés que nous avions été.

Merccredi 22. Nous restâmes dans le même camp, et nous occupâmes pendant sa durée de rendre les derniers honneurs à ceux de nos camarades qui avaient succombé dans la lutte. On fut triste tout le jour, et ce fut le cœur serré qu'on se sépara le soir pour aller se coucher car nous faisons le triste rapprochement que ceux que nous avions confiés à la terre étaient encore la veille joyeux et pleins de vie, et que le lendemain notre tour pourrait bien arriver.

Merccredi 23. Les Impulsions de la veille, papiers ou du moins étouffés, nous firent prévoir que la 1^{re} Brigade seule sortirait avec son quartier et le quartier du Chef, ma brigade la 2^e devant rester au camp. La 1^{re} brigade sous les ordres du quartier Basquet se mit en marche par la face d'arrière du camp. Cette sortie à laquelle je n'assistai pas avait lieu contre les Bettas, tribus juchés sur les hauteurs et les crêtes qui dominent les gorges de Milhal. Toute la journée nous eûmes entendu et les coups de fusil et le bruit de la canonnade, le soir en rentrant nos camarades nous apprirent qu'ils avaient été obligés d'aller chercher les Arabes sur les sommets où ils se tenaient retranchés et que dans cet espace d'un quart de lieue avait eu lieu sur 3 colonnes, les zouaves et le bataillon d'assaut.

avaient le plus souffert, même meurent
ils à regretter la perte que de feu del
monde. Pendant cette journée il se
passa dans le bataillon de zouaves une
scène des plus émouvantes. Il y avait
dans une de ses compagnies, 2 zouaves
qui étaient frères au feu côte à côte.
L'un reçoit un coup mortel sans
savoir que sa femme ^{deux jours} l'avait empêché
de venir tuer. Le choc y portait
et aperçoit son cadavre qui roulait
sous le versant d'un ravin au centre
par cette pente vers un ravin rempli
d'Arabes. La malheureuse pensait
que son frère n'était qu'un blessé et
mourir en voulant aller à son secours
était courir à une mort certaine
alors se passa une scène déchirante
dans laquelle la malheureuse voulait
regarder son frère ou mourir avec
lui. Elle tentait à quatre fois
de se précipiter de la hauteur qui surplombait
de ses précipices ~~à sa mort~~
~~de sa malheureuse tentative~~ tentes
lui au abîme d'innocence et tous
cela au milieu d'un feu roulant
de toutes parts. On fut obligé
de l'entraîner par une échelle et
il arriva au camp sous coups
et larmes.

Vendredi 24 Samedi - 25 -
On s'occupe pendant ces 2 jours
à régler le tribut des tribus

qui avait pris la fuite. Quand
aux Ouled aid oue ils en avaient
eu auy de l'affaire du 21 et étaient
venus se rendre le soir même au
cambat. Ces routes étaient sans danger
au se contentant d'incendier ^{les camps} et de
couper les blés et les oliviers.